

Critique littéraire de Emmanuel Le Roy Ladurie Parue dans le Figaro Littéraire du 17/04/1997

QUELQUES HÉROS DE LA FRANCE LIBRE

Rien de plus redoutable que l'incessant débit des magnétophones, collecteurs de borborygmes mal digérés, à partir desquels tant de médiocres livres, de « non-livres » même, furent publiés au cours des dernières décennies, plus ou moins bien « réécrits » par des écrivains de l'ombre. C'est donc avec des sentiments de crainte que j'ai ouvert ce « Rondeau-Stéphane », compilation bien trousseée, semble-t-il, de confidences d'environ six douzaines de survivants de la France libre ; ils eurent le courage de s'engager dans cette noble et rude entreprise des années 1940 ; ils eurent également la chance de n'y point laisser la vie.

Mes craintes, à vrai dire, étaient injustifiées : et d'abord les nombreux témoins, mis de la sorte à contribution par nos deux auteurs, sont de qualité ce qui du reste ne suffirait point à rendre leur livre lisible. Et puis, surtout, les deux personnes qui ont corrigé l'ensemble des « Confidences » sont de vrais écrivains, tant Rondeau que Stéphane. Ils ont su, performance rare, convertir la contribution de leurs soixante-quinze « hommes libres » en une prose souvent convaincante, rarement ennuyeuse. J'ai toujours aimé commencer les livres par la fin et je n'ai pas failli s'agissant dudit recueil, à cette règle du « livre à l'envers ».

L'ouvrage se termine donc à Berlin, lors de la chute du nazisme en mai 1945. Dans cette cité détruite, le colonel Beaufre, qui sera l'un des « confidentes » de Roger Stéphane, joue les petits Français, en compagnie des géants américains et soviétiques, participant à l'acte de la capitulation allemande. Dans les rues de la ville dévastée, on aperçoit quelques femmes graves, ramassant des briques ou dégagant la route ; elles furent violées la veille ou peut-être le matin par des Russes pour lesquels ce « sport » depuis leur entrée en Allemagne est devenu comme une seconde nature, admise par Joseph Staline. La nuit de la reddition se termine dès lors en saoulerie universelle au cours de laquelle un Beaufre encore lucide contemple les généraux de l'Armée rouge, bientôt ivres, faisant tourner de robustes donjons à en perdre l'âme.

Ces scènes shakespeariennes sont précédées, lors d'un chapitre antérieur, par une vision classique de la libération du territoire français : la Résistance en sort plutôt grandie, c'est, en effet, la chaîne des maquis de montagne qui a permis la progression facile de « l'armée Béthouart » depuis la Méditerranée jusqu'au Jura, via les Alpes et Grenoble, par ce qui fut la route Napoléon. En Normandie, quelques semaines plus tôt, c'était la fête à Coulet (autre interviewé de Stéphane). Ce Montpelliérain, devenu commissaire gaulliste de la République dans la ville de Bayeux fraîchement libérée, s'y heurtait à Montgomery, chef militaire anglais qui voulait disséminer en France dès juin 1944, une monnaie anglo-américaine « d'occupation ». Dialogue de sourds... jusqu'à ce qu'on fasse remarquer à Monty (surnom du général allié) que Coulet, tout comme lui-même, est protestant. Dès lors, les deux hommes tombent dans les bras l'un de l'autre et la République gaullienne, nantie de sa propre monnaie peut pousser des racines plus profondes encore dans le bocage normand. Calvin a dû, de joie, s'en retourner dans sa tombe.

Passons du calvinisme au papisme : l'année précédente, à Rome, au lendemain de l'effondrement des fascistes (1943), Beaufre émergeait de la sanglante bataille de Cassino ; il avait été reçu royalement par l'aristocratie de la Ville éternelle : les dames nobles, alors francophones, l'avaient chouchouté à bras ouverts comme s'il eut été un zouave pontifical du temps de Napoléon III. Le coup de poignard dans le dos que nous avait administré Mussolini en 1940 était déjà bien oublié en 1943 et le colonel français tombera même peu après, en Toscane, sur un maquis communiste des plus serviables.

Mais la grosse affaire de la France libre, en 1942-43, c'est aussi l'Algérie sur laquelle les témoins du « Rondeau-Stéphane » sont heureusement prolixes. Charles X, quoiqu'on dise, a sûrement eu raison de conquérir l'Algérie en 1830, ne serait-ce que pour que la France libre puisse s'y implanter pendant quelques années en notre siècle. Le livre est composé sur ce point, s'agissant d'Alger 1942, selon les règles d'un manichéisme bon enfant : les méchants et les bons. En fait il n'y a pas vraiment de méchants (Pierre Laval un peu, quand même) ; mais on rencontre bien sûr les moins bons, les vraiment moins bons : ainsi Weygand qui passe un assez mauvais quart d'heure au fil des cassettes de Roger Stéphane ; et puis le futur maréchal Juin : il a quelque peu fricoté avec les Allemands, c'est incontestable, mais le livre laisse entendre (à juste titre) que Juin cachait bien son jeu de vrai patriote.

Le général Giraud, dans l'ouvrage, fait figure de ganache héroïque mais hésitante. L'amiral Darlan, nous disent les auteurs, fut « exécuté » par le jeune résistant Bonnier de la Chapelle ; ne pourrait-on pas dire, plus simplement, que Darlan fut « mis à mort ». Ce personnage n'est pas tombé précisément au champ d'honneur ; mais selon un mot célèbre, il ne tombe pas non plus dans l'oreille d'un sourd : des dizaines de pages du livre lui sont, en effet, consacrées, même et surtout si ce malheureux ne fait guère le poids, face au très grand politique, on s'en serait douté, qu'est de Gaulle.

Le 18 juin 1940, dans son contexte chronologique, est longuement traité à son tour au fil d'interviews qui, si elles ne sont pas nécessairement novatrices, se relisent avec plaisir. Car il est toujours agréable de suivre ainsi pas à pas le périple sans faute d'un homme très lucide et très intelligent comme était effectivement de Gaulle. Face au Général, Vichy, c'est la face cachée de la lune, c'est l'Arlésienne ; on ne la voit jamais et pourtant elle est partout présente. Dans cet ouvrage consacré aux gloires bien méritées de quelques personnes Messmer en tête, la mort programmée de Vichy (à partir de 1944) fait un peu penser à la disparition des dinosaures ; ces grosses bêtes furent victimes, on le sait maintenant, d'une ou plusieurs météorites géantes ; victimes aussi de grosses explosions volcaniques subséquentes. Le premier météorite, meurtrier, s'abattit en effet sur les hommes de Vichy en 1944-45. Ils survécurent pourtant politiquement pour quelques-uns d'entre eux, jusqu'à ce que l'avalanche gaulliste en 1958 leur règle une seconde fois leur compte. Le coup de grâce fut porté (après l'abdication du président de Gaulle) par le film *Le Chagrin et la Pitié* et ce qui devait s'ensuire.

Aujourd'hui, les derniers collabos ou vichystes, octogénaires font penser au personnage mythologique d'Encelade enseveli sous une avalanche de gros blocs dans les parterres du château de Versailles. D'ultimes poursuites judiciaires et d'innombrables livres achèvent d'accabler ces vieillards. Le livre de nos deux auteurs n'est jamais qu'une petite pierre lancée dans leur jardin au titre d'une lapidation qui semble ne jamais devoir finir. Mais cette pierre est ciselée, gravée à souhait par Stéphane et Rondeau ; elle se laisse lire et déchiffrer avec plaisir, elle nous parle à longueur d'Histoire, de l'honneur de beaucoup de héros de la France libre, et de quelques femmes héroïques. Que demander de plus...